

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

The Sunlight Dialogues

Pierre E. Brodin

Volume 15, Number 2 (86), May 1973

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30539ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Brodin, P. E. (1973). *The Sunlight Dialogues*. *Liberté*, 15(2), 75–82.

Littérature américaine

The Sunlight Dialogues

Auteur, à moins de quarante ans, de trois romans extrêmement remarquables par les critiques: *The Resurrection* (*La Résurrection*) (1968), *The Wreckage of Agathor* (*Le Naufrage d'Agathor*) (1970) et *Grendel* (1971), John Gardner se détourne, dans son plus récent ouvrage, de ses premières sources d'inspiration, empruntées à l'antiquité grecque et à la littérature médiévale: *The Sunlight Dialogues* (un titre qu'on pourrait traduire très approximativement par *Dialogues avec l'illuminé*) se passent de nos jours et ont pour toile de fond l'Amérique et la civilisation contemporaine.

Les *Dialogues avec l'illuminé* sont un roman important, tant par les dimensions (673 pages serrées) que par l'ampleur du sujet. Il s'agit, en effet, dans ce roman *philosophique*, non seulement des « dialogues » entre deux hommes — Clumby et l'illuminé — qui représentent deux conceptions opposées de la justice et de la place de l'homme dans l'univers, mais aussi des problèmes d'une famille, d'une ville, d'une société. On peut ajouter que ce quatrième roman de John Gardner a, comme les trois précédents, des résonances de mythes et se présente comme une sorte de « somme », nourrie des méditations d'un homme extrêmement cultivé, également à son aise dans les dédales de la pensée antique, dans les littératures européennes (comme l'attestent les citations et allusions à Dante, Goethe, Verlaine, etc.) et dans les problèmes du monde d'aujourd'hui.

Le cadre du roman est Batavia, la ville de l'ouest de l'Etat de New York où l'auteur a passé ses années d'enfance et de jeunesse. Batavia se trouve au centre d'une région d'agriculture et d'élevage. Le fermage, cependant, l'industrie laitière et le mode de vie de cette société semi-rurale, se sont considérablement transformés au cours des cinquante dernières années et les gens du pays ont dû s'adapter, non sans heurts, aux conditions nouvelles.

Le roman de John Gardner fait vivre devant les yeux du lecteur cette petite ville en mutation, qui, comme les grandes cités, a commencé à connaître, avec l'amélioration du niveau de vie et du confort, les problèmes raciaux, les explosions de « contestation » et de violence juvéniles, les *hippies*, le relâchement des tabous sexuels, etc.

Parmi les très nombreux personnages que nous rencontrons dans ce monde gardnérien, quelques-uns des plus intéressants appartiennent à une vieille famille connue et respectée de Batavia, les Hodge.

Arthur Hodge, le fondateur du clan, était un homme habile, apte à saisir les problèmes de son temps, à faire la part du feu, un virtuose de l'art du possible. Politicien influent, plusieurs fois élu membre du Congrès des Etats-Unis, Hodge était une sorte de symbole de la Vieille Amérique, celle des pionniers énergiques, travailleurs, réalistes, *créateurs*.

Hodge a eu plusieurs fils et a laissé sa marque sur chacun d'entre eux, mais aucun n'a hérité de son talent de médiateur, ni de sa *créativité*.

Will *senior*, l'aîné, un grand et gros homme velu, un peu gauche, a essayé de marcher sur les traces de son père et exerce, consciencieusement, mais sans génie, la profession d'avocat. Il a épousé Millie Jewel, une femme intelligente, tourmentée, dont il a eu deux enfants, Will *junior* et Luke — l'un et l'autre fortement traumatisés par la désunion des parents. Il ne s'est jamais entendu avec Millie qui l'a trompé copieusement jusqu'au moment où ils ont divorcé.

Ben Hodge, son cadet, un fermier, est un homme profondément religieux, un rêveur. Il essaye — sans grand succès — d'aider les Indiens et a pris sous sa protection deux jeunes Peaux-Rouges qui ont eu des ennuis avec la police.

Taggart (dit « Tag »), le troisième fils du *Congressman*, a fait d'excellentes études universitaires, a servi brillamment et a été décoré pendant la guerre de Corée. Il a épousé Kathleen Paxton, une « beauté » qui était la fille d'un homme riche et tyrannique, Clive Paxton. Kathleen, malheureusement, est devenue folle et Tag, instable pour commencer, et brouillé avec son beau-père, a quitté Batavia, il y a quinze ans ; personne n'a plus entendu parler de lui (sauf, peut-être, Millie, avec qui il a entretenu des rapports épistolaires).

Aucun des fils d'Arthur Hodge n'est tout à fait à l'aise dans sa peau. Will, qui aime réparer les toits, est incapable d'assumer l'héritage du père : c'est un bricoleur plus qu'un créateur ou un constructeur. Il était fait pour une vie tout autre que celle d'avocat et pour une femme beaucoup moins compliquée que Millie, qui a lu Gide et Sartre, qui sait ce que c'est que l'« acte gratuit », qui est avide de liberté, et se déclare *existentialiste*. Ben, le bon Samaritain, aurait dû être pasteur. Tag aurait pu être artiste, professeur de collège, illusionniste, prestidigitateur ou clown, et aurait sans doute réussi dans l'une ou l'autre de ces vocations. Mais son héritage et son mariage l'ont orienté vers une vie d'errance. Il n'a jamais pu se « réintégrer » à la société.

L'intrigue du roman tourne autour du personnage de « Tag », revenu brusquement à Batavia, sans doute pour régler ses comptes avec son beau-père et sa famille. Mais on ne le reconnaît pas tout de suite, car il se présente sous les traits du « Sunlight Man », un individu au visage marqué de cicatrices, affligé de cheveux et d'une barbe jaunâtres, mal habillé, sale et sentant mauvais. L'« Illuminé » est arrêté par la police de Batavia, pour avoir peint en blanc, en gros caractères, le mot LOVE (AMOUR) sur la chaussée de la rue principale de la ville. Avant d'être mis en prison, il a brûlé tous ses papiers d'identité et le chef de la police, Fred Clumly, ne sait donc pas, au début, à qui il a affaire.

Tag est incarcéré avec un voleur professionnel nommé Walter Boyle (une sorte de « faux monnayeur » qui mène, avec sa femme, une vie de bourgeois rangé à Buffalo, sous le nom de Walter Benson) et avec les deux jeunes Indiens

(protégés de Ben et de son fils Luke) qui, en état d'ivresse, ont provoqué un accident mortel.

Tag utilise ses talents de « magicien » pour libérer Nick, un des Indiens, et s'échapper avec lui. Il reprend contact avec divers membres de sa famille qui, bon gré mal gré, décident de ne pas dévoiler son identité.

A Fred Clumly incombe maintenant la tâche de remettre la main sur lui, et, surtout, sur l'Indien qui, une fois en liberté, appuie un peu trop souvent sur la gachette de son revolver et fera, avant d'être appréhendé, trois nouvelles victimes.

Clumly est un homme de soixante-quatre ans. Il n'a pas eu une vie de tout repos. Sa femme Esther est, depuis plusieurs années, aveugle. Ses supérieurs hiérarchiques — le juge, le maire, entre autres, et les conseillers municipaux — ne l'apprécient guère. Ses inférieurs pensent qu'il devrait prendre sa retraite. Il est assailli par de nombreux problèmes qu'il ne peut pas tous résoudre, faute d'hommes pour le seconder et de moyens matériels suffisants.

Il fait cependant de son mieux. Il est consciencieux, honnête, décidé à faire appliquer la loi et respecter les règlements. Politiquement et philosophiquement, il est conservateur et même conventionnel. Il n'aime ni les communistes ni les *hippies*, ni les prostituées ni les voleurs, ni les fonctionnaires qui acceptent des pots-de-vin.

En face de Clumly, gardien de l'Ordre et de la Loi, Tag se présente comme l'esprit « libre », l'anti-conformiste, l'homme qui fait éclater les cadres, les structures, les vitres qui filtrent la lumière du soleil (d'où peut-être son nom de *Sunlight Man*, l'« illuminé » qui reçoit sans filtres la lumière du soleil).

Tag, qui aime jouer avec les mots et avec les choses, veut utiliser ces dons avec Clumly. Il sait que celui-ci le poursuit et il l'aide, jusqu'à un certain point, dans cette poursuite. Il s'arrange pour le rencontrer, la nuit, à plusieurs reprises, dans des églises ou des cimetières, et pour avoir avec lui quatre étonnants « dialogues », au cours desquels il essaiera de forcer le chef de la police à regarder la vie et le monde autrement

que Clumly ne l'a fait jusque-là. Il lui parle, entre autres choses, de la conception de l'univers des astrologues de Babylone en tant qu'opposée à celle des Israélites et des Chrétiens :

... « Que faisaient les astrologues ? En d'autres termes, quelle était, *selon eux*, leur utilité ? Prédisaient-ils l'avenir ? Non ! Ils effectuaient des *tabulations* et après avoir étudié leurs tables, ils avisaient le roi sur ce que les dieux semblaient dire. Il n'y avait aucune garantie que ce que les dieux semblaient dire était vrai — aucune garantie quant à une prédiction. Ils ne demandaient pas *pourquoi* les albinos tendaient en ce temps-là — comme ils le font aujourd'hui — à naître dans certains mois, ou pourquoi les gens nés sous le signe de la Vierge sont volages. C'étaient des statisticiens. Ils remplissaient d'énormes bibliothèques avec des statistiques sur le caractère humain en relation avec les saisons et ils découvraient dans leurs statistiques des structures profondes. Ils découvraient, par exemple, que les meurtriers qui utilisent la hache ont, éventuellement, certains traits physiques en commun — entre autres des veines bleues au front — une même découverte qui a été faite en Allemagne il y a trente ans par le canal de l'endocrinologie. C'étaient des étudiants de la destinée, des gens qui essayaient de lire dans l'esprit des dieux. S'ils voyaient obscurément ce qu'ils lisaient, ils le savaient. C'était naturel, après tout, parce que l'esprit des hommes et l'esprit des dieux ont très peu en commun. En langage d'aujourd'hui, l'ordre de l'esprit humain et l'ordre de l'univers sont aussi dissemblables, aussi éloignés que les particules d'un atome. Néanmoins, pour ceux qui étudient le caractère humain, il n'y a pas de livres plus valables sur terre que ceux de l'ancienne Mésopotamie, de l'Inde et de l'Égypte. »

Clumly écoute — et enregistre sur ruban magnétique — ces conversations avec Tag, qui, en fait, sont plutôt des monologues que des dialogues. Son interlocuteur lui parle — brillamment — de l'absence de culpabilité dans la religion mésopotamienne, des avantages de la liberté sexuelle, de l'épopée de Gilgamesh, de l'existentialisme, de la décadence de la civilisation occidentale, et Clumly n'accepte pas au pied

de la lettre ces sermons, mais il finit par ressentir une sorte de compassion pour ce « clown » satanique. Sa conception et son respect de l'Ordre absolu demeurent, mais pris de pitié, et, d'autre part, réduit à l'état de simple citoyen parce que le maire vient de le destituer, il laisse une dernière chance à Tag, celle de se livrer volontairement aux autorités.

Malgré sa passion de la liberté, Tag se livrera à la police. Peut-être s'est-il rendu compte qu'il avait, directement ou indirectement, causé la mort de plusieurs personnes et peut-être éprouvait-il, en dépit de lui-même, un certain remords... Peut-être pensait-il aussi qu'il pourrait toujours, grâce à sa « magie » sortir de la prison ou de l'asile quand il le voudrait. Quoi qu'il en soit, un policier jeune et zélé ne lui laissera guère le temps de faire pénitence : le petit sergent John (« Shorty ») Figlow abat le « criminel » à l'entrée du poste de police, d'un coup de feu en plein cœur

Clumly, qui avait accepté de faire, ce soir-là, une allocution sur « la Loi et l'Ordre » devant une association de laitiers, met de côté le texte préparé, se lance dans une longue improvisation sur la « justice » et l'« injustice » qui, comme le monologue final de Molly Bloom dans *Ulysses*, résume et couronne en quelque sorte le récit tout entier :

... « Mes amis, j'avais dit que je vous parlerais de la Loi et de l'Ordre, mais c'est un sujet bien difficile pour moi ce soir... C'est dur. » Il savait combien il devait avoir l'air absurde ; oh oui, il comprenait leur étonnement — le chef de la Police debout, là, en train de pleurer un homme qu'il avait traqué comme un animal sauvage pendant des jours et des jours. « Quelquefois, dit-il, il semble qu'il n'y ait pas de justice. Un homme meurt — tué d'une balle au cœur — et vous pensez : Seigneur, Seigneur, où est votre justice ? Etait-ce pour cela qu'il était né ? Ou qu'aucun d'entre nous est né pour être mortellement atteint d'une balle au cœur ? Pensez-vous que lorsqu'il était un petit bébé, on supposait qu'il allait être tué d'une balle au cœur ? Pensez-vous qu'à cinq-six ans, il n'était pas aussi gentil et aimable que vos propres enfants ou que les miens si j'en avais eu ? Ecoutez. Nous voyons des gens qui ont de la chance et qui vivent toute leur vie à

l'abri de la Loi et de l'Ordre, et toute la communauté les respecte, et ils prospèrent devant l'Homme et devant Dieu, et un de ces jours ils mourront et nous irons à leur enterrement et nous dirons tous « Repose en paix, Sam »... Toute sa vie il a obéi à la Loi. Et maintenant tous les gens qui l'ont connu viennent ensemble et lui confèrent la dignité de ce dernier Ordre final. Voilà ce que c'est, l'Ordre. C'est une belle chose, l'ordre dans la vie d'un homme et parfois vous vous demandez si ce n'est pas la seule fois où c'est visible, après qu'il est mort et que c'est là près de sa tombe...

... « Eh bien, cet homme-là, l'Illuminé, il n'aura pas de funérailles comme celles-là, et nous savons tous pourquoi. Il n'a pas obéi aux lois... Si cet Illuminé avait une famille, on ne le mettrait pas en terre avec cérémonie ; les siens auraient trop honte. Mais je vous dirai ceci : ils auront de la peine, certains d'entre eux... Il était sans doute de bonne race, cet Illuminé. Il se peut même qu'il ait appartenu à une de nos grandes familles de Batavia. Je lui ai parlé, et c'était l'esprit le plus fin que j'aie jamais rencontré... Je l'ai entendu faire des citations dans des langues étrangères comme s'il les parlait depuis sa naissance — et aussi dans des langues mortes que personne ne parle plus... Il parlait avec autorité. Maintenant, il est mort d'une balle au coeur. Où était la justice ? Je ne peux pas répondre...

« Je puis dire ceci : je suis fier de mes agents que je considère comme mes fils. Je sais qu'ils ont fait de leur mieux pour voir triompher la justice, et la justice a triomphé, et nous pouvons être fiers de vivre dans ce grand pays libre où cela peut arriver. Mais aussi, dans un sens, la justice n'a pas triomphé. Je ne peux pas vous expliquer cela si vous ne le voyez pas dans votre coeur, c'est comme cela...

... « Nos garçons de la Police sont les gardiens de la Société...

... Nous devons rester éveillés, autant que possible, et être prêts à observer la loi autant que nous pouvons la comprendre. C'est cela. Voilà tout ce qu'il y a. » Son visage se tendit, luttant pour tout éclaircir, ne fût-ce que pour lui-même. Il pensa à Esther. » Voilà pour vous tous un excellent

exemple » ; dit-il avec énergie, montrant du doigt le plafond « Heureux les doux, et par cela je veux dire nous tous, y compris l'Illuminé. Dieu soit bon pour tous les Bons Samaritains et aussi pour les mauvais. Car le Royaume des Cieux est à eux. »

Puis, de façon abrupte, Clumly s'assit et fronça les sourcils.

Ainsi se termine un roman puissant, absorbant, qui pose beaucoup de questions au lecteur et que celui-ci, après l'avoir terminé, a envie de relire ne serait-ce que pour mieux faire connaissance avec des personnages secondaires, non moins passionnants que le « héros » du livre.

PIERRE E. BRODIN